

**Pierre Cambon, Conservateur en chef,
Musée National des Arts asiatiques – Guimet**

**L'art gréco-bouddhique du Gandhara.
Du sourire d'Apollon au visage de Buddha**

En France, tout le monde a entendu parler de l'art gréco-bouddhique, un art qui évoque la vie du Buddha, avec un vocabulaire emprunté à la Grèce. Gandhara, en revanche, est un terme exotique. Le mot pourtant est un terme de géographie antique utilisé par les auteurs classiques pour définir la région autour de Peshawar, à la frontière afghane, où se développe aux environs de l'ère une école de sculpture bouddhique qui voit la première représentation figurée du Buddha, sous une forme humaine. C'est cette école de schiste, parfois mêlée de stuc, révélée par les fouilles de l'*Archaeological Survey of India* qui fascina Kipling. Celui-ci l'évoque au tout début de *Kim* avec la fameuse stèle du Musée de Lahore - un art étrange en territoire indien où se mêlent des références classiques, tout droit venues de Méditerranée, un art où se retrouvent un gout pour le portrait, pour le réalisme, pour le mouvement, la profondeur et pour la perspective.

Les fouilles du tout début du 19^e s. avaient révélé en effet une production de schiste souvent très composite qui renvoie à une Histoire troublée, à épisodes multiples : englobé dans l'empire perse achéménide (6^e s. av. J.-C.), point ultime des conquêtes d'Alexandre sur la route de l'Inde (4^e s. av. J.-C.), le Gandhara est intégré dans le premier empire indien des Maurya (3^e s. av. J.-C.), avant d'être le siège des royaumes indo-grecs, à la suite des conquêtes de la Bactriane grecque, au sud de l'Hindukush (2^e s. av. J.-C.). Ceux-ci seront chassés au temps des invasions nomades, par les Scythes et

les Parthes (1^{er} s. av. J.-C.), avant que ne se constitue un vrai empire des steppes, l'empire kouchan (1^{er}-3^e s.), couvrant également l'Inde du Nord ou bien l'Afghanistan. Puis, se succèdent les Sassanides, les invasions hunniques, l'empire centre-asiatique des Turcs occidentaux (6^e s.). Le Gandhara par la suite s'effacera peu à peu de la carte, coincé entre l'Afghanistan ou encore le Kashmir. Une histoire donc complexe, souvent un peu confuse, dont le fil s'est reconstitué avec l'aide des monnaies, des sources gréco-romaines et des textes chinois ; une histoire sujette à controverses, notamment autour de la figure de l'empereur Kaniska (2^e s. ap. J.-C.), l'empereur kouchan qui porte la triple titulature, indienne, iranienne et chinoise. C'est sur son monnayage, en effet, qu'apparaît la première image du Buddha, dument authentifiée par l'inscription « Boddo », en caractères grecs - les quelques inscriptions reconnues dans l'art du Gandhara soulevant le problème de l'identification des ères auxquelles on se réfère - bref une histoire compliquée dont l'art du Gandhara est un parfait reflet, bien que son origine même fasse l'objet de débats et reste controversée. Pourtant, c'est à un français, Alfred Foucher (1865-1952), qu'est due la toute première synthèse sur cette école locale, aux marges du sous continent, qu'il voit comme la « fusion » entre hellénisme et bouddhisme, une rencontre entre le monde indien et le monde hellénique, sur fond d'apport des steppes.

Pour lui, le concept est indien, la mise en forme « grecque ». Le vocabulaire est d'apparence classique, même mâtiné d'influences perses ou bien centre-asiatiques. C'est lui qui avance, autour de 1900, le concept d'art « gréco-bouddhique » du Gandhara dans la thèse qu'il soutient à la Sorbonne, l'année 1905. Comme il l'écrit drôlement dans un livre publié quelques années avant « (Alfred Foucher, *Sur la frontière indo-afghane*, Paris, 1901, p. 40-41), « *Tout, dans ces prétendues œuvres indiennes, dénote ou du moins rappelle le goût occidental ; partout s'exerce sur leurs bleuâtres couleurs de schiste, l'intervention d'un ciseau rompu à la technique des ateliers de Grèce ou d'Italie. C'est à se demander si l'on ne dort pas éveillé ou si l'on n'a pas été mis traîtreusement en présence d'une collection de moulages empruntés, par exemple, au musée du Latran.* » L'art du Gandhara en effet met en image, de façon littérale, et sous une forme humaine la geste du Buddha, de manière très classique, et ce d'après les textes du Bouddhisme - des textes qui jusque là n'avaient donné dans l'art de

l'Inde ancienne que des représentations conceptuelles et non figuratives pour ce qui est du Buddha, évoqué dans ses vies antérieures ou bien par son absence. Or, c'est cette nouvelle iconographie, comme le souligne Foucher, qui va servir de base à la vulgate bouddhique et se diffuse en Chine, ou encore en Corée.

Il va même plus loin. Le prototype de l'image du Buddha en Asie du nord-est est le buddha gandharien, une image où se mêlent l'esthétique hellénique, le réalisme grec et la philosophie de l'Inde. Et de résumer sa pensée de façon lapidaire, l'artiste gandharien était grec par son père, et par là-même sculpteur, mais indien par sa mère, et par là-même bouddhiste. Thèse qu'il énonce dans un article au titre provocateur : « L'origine grecque de l'image du Buddha » (conférence donnée au musée Guimet, Paris, 1912). Pour lui, l'image du Buddha gandharien, première représentation figurée sous une forme humaine, s'inspire directement de celle d'Apollon, l'idéal masculin de beauté pour les Grecs : profil très régulier, visage ovale, nez droit, yeux légèrement en amande, cheveux ondés naturellement sur le sommet du crâne, relevés en chignon de façon réaliste, se transformant pour les bodhisattva en véritable *krôbylos*, comme le souligne Mario Bussagli (Mario Bussagli, *L'art du Gandhara*, Paris, 1996, p. 358). Le sourire du dieu grec toutefois s'est transformé ici en expression rêveuse, très légèrement lointaine, un sourire intérieur à peine suggéré.

"*Sauf preuve du contraire* », écrit plus tard Foucher (Alfred Foucher, *L'art Gréco-Bouddhique du Gandhara*, Paris, 1922, vol. III, p. 677-678), « le prototype de tous les Buddha de l'Asie est le buddha indo-grec. Que cette conclusion soit assez inattendue et contraire à l'ordre naturel des choses, qu'elle n'ait surtout rien d'agréable à enregistrer pour un indianiste, nous n'en disconvenons pas. « Mais, comme le note, plus tard, Mario Bussagli, « l'utilisation de formes issues du classicisme hellénistico-romain et mises au service de la spéculation religieuse bouddhique ne peut plus être considérée comme un simple emprunt de formes classiques à une religion étrangère ; elle apparaît comme un choix conscient entre différentes possibilités, dans des buts précis et singuliers. » (Mario Bussagli, *L'art du Gandhara*, Paris, 1996, p. 62). En fait, si le beau style gandharien tel que le définit Foucher est bel et bien unique dans le sous-continent et fait figure à part dans les arts de l'Asie, témoignant d'influences helléniques ou bien

occidentales, reste que la controverse porte, toujours à l'heure actuelle, sur les débuts même de cette convention qui fait du Buddha, selon la jolie formule de Foucher « *un roi sans parure ou un moine sans tonsure* », une image dont la silhouette frappe par son élégance, par son humanité et par son réalisme.

A la suite d'une première mission en 1896 sur la frontière afghane, en Inde britannique, où il étudie les collections du musée de Lahore et celles de Peshawar dans l'optique de sa thèse soutenue dix ans plus tard, Foucher rapporte les quelques pièces qui vont constituer le premier fonds du Gandhara, aujourd'hui au musée Guimet. Plus tard, en 1922, alors qu'il est une nouvelle fois en Inde, il est envoyé à Kabul pour mettre en place la DAFA (Délégation Archéologique Française en Afghanistan) dans le cadre d'un accord de coopération exclusif avec l'Afghanistan sur le plan de l'archéologie. Ces liens privilégiés expliquent ainsi la politique d'exposition, depuis la réouverture du musée, en 2001, après rénovation : 2002, « *Afghanistan, une histoire millénaire* », le patrimoine afghan à l'étranger ; 2006, « *Afghanistan, les trésors retrouvés* », le trésor de Tilia tepe et celui de Begram ; 2010, « *Gandhara, terre de rencontre* », antiquités du Pakistan. Grâce à Foucher, en effet, le musée Guimet à Paris est le seul à pouvoir présenter l'ancien Gandhara, au sens de Peshawar (actuel Pakistan), à côté des pièces provenant de l'autre côté de la frontière, en territoire afghan, faisant le lien avec les collectons exhumées en Chine par la mission Pelliot. Elles montrent la diffusion sur la « route de la soie » d'un art bouddhique mêlé d'influences helléniques, du moins à ses débuts, puisque c'est du Gandhara que part l'expansion missionnaire à l'époque des Kouchans (1^{er}-3^e s.). Cette approche globale, qui est en fait unique, permet donc de mieux saisir les différences dans l'espace et le temps, les sensibilités diverses et la complexité de cette région frontière, et spécialement le foyer gandharien, autour de Peshawar, ou celui de Hadda, près de Jelalabad en territoire afghan, qui lui est mitoyen, des zones dont l'activité avant le glissement du bouddhisme à l'Islam, vers le 10^e siècle, apparaît surprenante, par son abondance même et sa longévité. Cette approche parisienne permet aussi de définir les termes et de préciser les régions, car chacune a des spécificités bien précises.

En résumé, on pourrait distinguer schématiquement : au Nord de l'Hindukush, cette chaîne de montagnes qui coupe l'Afghanistan, dont les sommets culminent à plus de 5.000 mètres, la fameuse Bactriane, le « royaume des 1000 villes » dans l'antiquité grecque, une vaste zone entre les monts Hissar et les monts du Pamir, ouverte sur les steppes et sur l'Asie Centrale – soit le domaine du calcaire ou bien de la terre crue ; au Sud de l'Hindukush, en revanche, le domaine du schiste ou bien celui du stuc, soit la porte de l'Inde pour les pèlerins chinois qui viennent chercher la Loi au pays du Buddha, du 5^e jusqu'au 8^e s. ; ici, à côté de Kabul, à 1.800 mètres d'altitude, Begram ou l'ancien Kapisa, l'ancienne « Alexandrie du Caucase » fondée par Alexandre ; plus au sud, près de Jelalabad, à l'issue de ces vallées qui débouchent sur la plaine, la « vieille route de l'Inde », le Nagarahara avec ses myriades de monastères bouddhiques. En fait, ce n'est qu'après la Khyber pass que s'étend le Gandhara au sens antique du mot, cette zone de piémont, antichambre de l'Inde, autour de Peshawar, avec à ses côtés les zones qu'il a influencées : à l'Est, une fois franchi l'Indus, le royaume de Taxila, non loin d'Islamabad (actuel Pakistan), dont la capitale ouvrit toute grande ses portes aux armées d'Alexandre – le site, classé au « Patrimoine mondial », évoquant pour le visiteur de passage un paysage de Méditerranée. Le royaume est bordé à l'Est par la Jhelum, mais celle-ci traversée, le monde est différent, c'est le début de l'Inde, l'immensité des vastes plaines indiennes.

Dans les faits, l'école « gréco-bouddhique » en schiste, provenant du Gandhara, au sens de Peshawar, s'est diffusée à l'Est, vers le royaume de Taxila, sans aller au-delà. Elle s'est diffusée aussi au nord, par delà la passe de Malakand, dans la vallée du Swat, l'ancien Uddyana, au début de la route dite du Karakorum, reliant les plaines indiennes au Turkestan chinois ; elle a rayonné également à l'Ouest, en territoire afghan, près de Jelalabad, où s'épanouit une véritable école du stuc gréco-afghan, bien plus gréco-bouddhique que l'art du Gandhara, et par la suite au nord, dans la région de Begram, où les pièces de schiste de la région de Kabul témoignent d'un style local, légèrement différent et souvent plus tardif, montrant la diffusion du style sur la « route de la soie », qui annonce déjà l'art de l'Asie Centrale, les sites de la route Nord. Ce vaste ensemble entre l'Iran, l'Inde et l'Asie Centrale, apparaît donc en fait comme une zone de fracture, une ligne de faille, entre l'Orient et l'Occident, une zone où l'un et l'autre se

rencontrent au hasard de l'Histoire, mais aussi se séparent. Encore une fois le bouddhisme se diffusera vers l'Asie du Nord-Est, parti du Gandhara, et non vers l'Occident. Sur cet ensemble au Nord-Ouest de l'Inde, les approches divergent : à la différence des Anglais qui jouent la chronologie basse, faisant le parallèle entre Gandhara et Bas-empire romain, l'approche française a cherché à faire le lien avec Alexandre le Grand, la Bactriane antique (250-150 av. J.-C.) et les rois indo-grecs qui au 2^e s. av. J.-C. règnent autour de Peshawar ou bien de Taxila.

C'est d'ailleurs en cherchant à reconstituer l'itinéraire d'Alexandre que commencent vers 1830 les tous premiers sondages sur le stupa de Mankiyala, non loin de Taxila, et ce bien avant les travaux qu'entreprendra plus tard l'*Archaeological Survey of India*. Ils sont le fait d'officiers français de l'armée napoléonienne, partis après le désastre de Waterloo prendre du service à la cour de Lahore, au temps de Ranjit Singh, souverain du royaume Sikh qui couvre le Penjab, avant l'annexion britannique. L'un de ces officiers, le Général Court, avait fait d'un des tombeaux moghols, celui de Nusrat Khan, sa résidence privée. C'est ainsi que débute la controverse entre différentes théories. Quand Londres souligne les rapports avec Rome, Paris joue la carte de la Grèce, privilégiant une chronologie haute et bien souvent plus courte. Pourtant les deux approches, en fait, devraient se compléter, puisque l'école du Gandhara paraît avoir connu une longévité remarquable, jusqu'au 7^e s., comme le montrent les trouvailles de Shahri-Bahlol, de Takal ou bien de Taxila (Jinan Wali Dheri) – même si, au départ, l'influence hellénique semble être bien réelle. Il n'en demeure pas moins, toutefois, que les cartes demeurent encore passablement brouillées, même si des pans de logique émergent peu à peu, grâce aux découvertes archéologiques récentes, en Bactriane Afghane, qui soulignent la présence des Grecs, dans la région.

En fait, si Rome est un rêve d'Occident, puisque les contacts sont en fait très lointains, les échanges indirects par la voie maritime (l'Iran faisant obstacle à l'époque romaine), si la présence nomade de culture iranienne est omniprésente, tout au long de l'histoire, sur les frontières du nord, – et menace aux marges du monde sédentaire –, les rapports avec les Grecs sont, en revanche, anciens, et parfaitement réels, renvoyant même, avant Alexandre le Grand, aux temps achéménides. Tous les auteurs antiques

soulignent, d'ailleurs, qu'Alexandre le Grand en s'aventurant jusqu'aux portes de l'Inde n'a fait que reprendre les exploits d'Héraklès, ou bien de Dionysos, dont l'expédition en Asie se voit « confirmée » par la prise de Nisa, par les armées d'Alexandre, dans la région du Swat – les habitants de Nisa se revendiquant comme les descendants directs de la divinité et de ses compagnons. Certes, les historiens d'époque hellénistique, ou bien d'époque romaine, oublient l'intermède perse, celui des rois Achéménides, qui explique pourtant la présence grecque bien avant Alexandre – déportés en exil, venus de Grèce d'Asie, ou bien explorateurs au service du Grand roi. Reste que cette ancienneté des contacts explique l'imprégnation profonde de la culture grecque, de part et d'autre de l'Hindukush. En témoignent les inscriptions grecques, retrouvées en Bactriane afghane (les maximes delphiques sur le site d'Ai Khanoum), ou celles au sud de l'Hindukush, dans la région de Kandhahar (édit d'Asoka de l'époque Maurya, ou stèle de Sophytos à l'époque indo-scythe). Les maximes delphiques résument l'idéal grec et s'annoncent comme un idéal quasi confucéen :

*« Sois un enfant bien élevé,
Un jeune homme maître de soi,
Un homme mûr juste,
Un vieillard de bon conseil ;
Meurs sans affliction »*

D'après une inscription retrouvée in situ, Cléarque de Soloi se vante d'avoir été les recopier, lui-même, à Delphes, au sanctuaire d'Apollon, pour les transcrire à Ai Khanoum, en Bactriane afghane. En quittant ces territoires frontières du nord-ouest de l'Inde, en se perdant dans le sous-continent, les Grecs, en revanche, se fondent bien souvent dans la masse, passant généralement de l'autre côté du miroir, comme le montre le pilier d'Héliodore, sectateur de Vishnu, non loin de Besnagar. Concrètement, les fouilles ont confirmé l'impact de l'hellénisme en territoire afghan comme en Asie centrale, l'ancien Turkestan russe. Qu'elles soient le fait de la DAFA ou bien de l'institut d'archéologie afghan, qu'elles datent de l'époque soviétique ou de l'époque actuelle, elles montrent le terreau sur lequel se développe l'école du Gandhara. En Bactriane, les exemples se sont ainsi multipliés, dans les dernières années : fouilles

françaises d'Ai Khanoum (direction Paul Bernard), une ville grecque fondée par Alexandre ou bien par Eucratides, près de l'Amu Darya, une ville d'époque hellénistique, avec un complexe palatial imposant, gymnase, théâtre et *heroon*, voire temple à redans avec fragment de statue acrolithe (1963-1978); fouilles françaises à Balkh (direction Roland Besenval), en cours actuellement, près de la citadelle (depuis 2003), fouilles qui ont permis de découvrir les premiers niveaux grecs dans la mère des cités, celle qui avait vu s'unir Alexandre et Roxane, sur fond de rêve d'empire fusionnant l'Orient et l'Occident ; temple du dieu de l'Oxus, enfin, en territoire tadjik, de l'autre côté du fleuve Amu-darya, et non loin de Termez.

L'impact de l'hellénisme est d'ailleurs si réel qu'il se traduit même dans le royaume voisin, celui des Parthes, au départ philhellènes, un royaume fondé en 250 av. J.-C. et donc contemporain de la Bactriane grecque. La trésorerie de leur première capitale, à Nysa (actuel Turkménistan), a révélé ainsi toute une collection de rythons, en ivoire, ces vases à boire typiques des cultures iraniennes, décorés de scènes directement puisées au répertoire grec, d'époque hellénistique (théâtre, scènes dionysiaques, dieux et demi-dieux, etc.). L'influence se retrouve même dans le monde nomade comme l'ont montré les tombes de Tillia tepe, non loin de Shebergan, « l'or de la Bactriane », grâce à la mission « russe » (direction Victor Sarianidi, 1978) – tout un matériel en or incrusté de pierres semi-précieuses qui montre aux environs de l'ère une synthèse élégante entre la culture grecque et l'art des Scythes de l'Est, sur fonds de contacts avec le monde chinois. Si l'orfèvrerie de Tillia tepe lui est bien spécifique, elle trouve néanmoins un écho dans les bijoux indo-scythes trouvés à Taxila (1^{er} s. av. J.-C.), voire, très curieusement, sur ceux que portent les suivantes du fameux coffret IX du « trésor de Begram » (fouilles françaises, direction Joseph Hackin, 1937-1939).

Si ce trésor qui rassemble les plus anciens ivoires indiens connus, à côté de laques chinois, ou bien d'un matériel venu tout droit de méditerranée (vase en porphyre, en albâtre ou en cristal de roche, à côté de médaillons de plâtre aux thèmes hellénistiques, de verrerie ou bien de bronzes, de type et de décor varié), si ce trésor donc est daté par d'aucuns de la période kouchane – et par là-même romaine –, reste que les correspondances existent, pour ce qui est des bronzes, avec le site de Taxila, à l'époque

indo-scythe (1^{er} s. av. J.-C.). Jean Charbonneaux lui-même, dans ses travaux sur la Grèce, s'appuyant sur les verres peints du « trésor de Begram », pour évoquer la grande peinture d'Alexandrie d'époque hellénistique. De cette période des Grecs, le souvenir se retrouve même à l'époque kouchane, ces « descendants non méditerranéens des grecs » selon la formule de Daniel Schlumberger, comme en témoigne l'acropole de Surkh kotal en Bactriane afghane, fondée au 2^e s. par l'empereur Kaniska (fouilles françaises, direction Daniel Schlumberger, 1952-1963), même si le règne de Kaniska inaugure une période différente, puisque le grec est abandonné dès lors comme langue de chancellerie, au profit du bactrien ou bien de langues locales, suggérant un retour à des valeurs peut-être plus orientales – et ce, bien que l'inscription de Surkh Kotal, elle-même, s'inspire toujours de l'alphabet des Grecs.

Cette imprégnation hellénique explique ainsi l'écho du monde grec dans l'art du Gandhara : nudité héroïque, créatures fantastiques, thème de la guirlande portée par des putti, chapiteau à figure, colonnes de type néo-corinthien sur le mode asiatique. Des personnages semblent même tout droit sortis de l'Antiquité grecque, comme le Vajrapani du British Museum, qui porte la peau de lion, ou bien les démons de l'armée de Mara du Musée de Lahore, dont certains font figure de vrais condottiere grecs. Les fouilles afghanes de Tapa Shotor, à Hadda (direction Zemaryalai Tarzi, 1974-1976) ont même montré Vajrapani sous les traits d'Alexandre, ou figuré comme Hérakles, en écho à la déesse Haritti, représentée comme la Tychée hellénique. Le chapiteau ionique existe même à Taxila, à l'époque indo-parthe, dans le temple de Jandial, temple, dont le décor évoque, selon Apollonius de Tyane, le combat d'Alexandre avec le roi Poros. Le stupa dit de l'aigle à deux têtes, sur le site de Sirkap, daté des indo-scythes, montre, d'ailleurs, sculptée en relief sur sa base, une véritable porte grecque, à côté d'un torana, ou bien d'une arche indienne. On peut évoquer aussi le cas de la tête en marbre de la collection George Ortiz, pièce d'un baroque absolu, la seule pièce en marbre trouvée au sud de l'Hindukush, qui proviendrait, en fait, de la région de Peshawar (découverte, apparemment, renvoyant à des fouilles illégales, sur le site de Takal, près de l'aéroport).

Bien plus que des souvenirs de la période romaine, en fait, certains reliefs de Dir, ou bien de Nimogram, semblent témoigner d'une époque antérieure, apparaissant très

proches de ces palettes à fard des tous débuts de l'art du Gandhara dont certaines sont datées du 2^e s. av. J.-C., à l'époque où le roi indo-grec Ménandre discute avec le sage indien Nagasena, à propos du bouddhisme : *Le Milinda-panha, Les questions de Milinda*, dialogue entre le roi grec Ménandre et le sage indien Nagasena, vers 145 av. J.-C.. – proximité de style, de facture, voire de matériaux puisqu'il s'agit ici non pas de schiste, mais bien de stéatite, cette pierre que les Anglais ont baptisé « soap stone ». Mais, c'est en territoire afghan, pourtant, que la marque hellénique paraît la plus visible ; dans cette école du stuc, qui s'épanouit à Hadda, près de Jelalabad, et que révèlent les fouilles de la DAFA, en 1928, menées par Jules Barthoux, un art gréco-afghan bien plus gréco-bouddhique que l'art du Gandhara, comme le confirmeront, plus tard, les fouilles reprises par l'institut afghan, dans les années 1970. Les monastères ici se situent non loin de cette ville de Dionysopolis qui reste à découvrir et qui faisait office, très vraisemblablement, de métropole régionale, comme le souligne Zemryalai Tarzi. Hadda montre en effet, de façon claire, la succession d'époques très différentes, comme l'usage éclectique de matériaux variés, à la différence de l'art du Gandhara. Si le schiste est présent, existe le calcaire, mais aussi la terre crue, et une abondance spectaculaire de stuc. Existente même des restes de peinture, dont celles conservées à Paris ont été réalisées *a fresco*.

C'est l'art du stuc afghan, toutefois, qui créa la surprise par l'inventivité, la variété des types, la référence souvent à la Grèce classique. A côté de l'image bouddhique, une multitude de personnages annexes, de types ethniques divers, qui évoquent tout aussi bien les steppes que la Grèce d'Asie, ou bien les tanagra. Les moines se bornant à la codification de la figure bouddhique, les personnages secondaires sont ainsi bien souvent, pour les artisans de Hadda, l'occasion de s'exprimer en toute liberté ; d'où la présence relativement fréquente de types empruntés à l'art grec, de figures héroïques, inspirées, peu ou prou, par le souvenir classique. Mais, Hadda souligne là encore qu'il y a une chronologie, et une évolution, que la fusion entre hellénisme et bouddhisme n'empêche la juxtaposition de scènes grecques et indiennes, avant la mise en place d'un art définitivement codifié, et l'indianisation à l'époque post-gupta, qui donneront au 6^e-7^e s. les Buddha de Bamiyan – lointains descendants de l'art du Gandhara, porté à des

dimensions spectaculaires et jamais atteintes par la suite (35 ou bien 53 m), mais, là, c'est aussi le début d'une toute autre histoire...

Dès 1931, André Malraux souligne ce point qui pour lui apparaît capital dans l'art « gréco-bouddhique » : « *Le Bouddhisme refuse le monde, et nous voyons ici l'instant unique dans l'histoire de l'Asie où il l'a accepté* » (« Exposition gothico-bouddhique – Exposition gréco-bouddhique », Paris, *N.R.F.*, n° 209, février 1931). Et là encore, cela le doit-il à la Grèce, montrant la justesse de l'approche de Foucher. Celui-ci d'ailleurs n'avait-il pas souligné la position géographique si particulière du Gandhara, à mi-chemin entre le golfe du Bengale et les côtes du Levant. « *On nous permettra de faire observer* », écrivait-il, « *que, pratiquement, le Gandhara n'est guère moins éloigné des bouches du Gange bouddhique que de celles de l'Euphrate hellénisé.* » Alfred Foucher, « *L'art Gréco-Bouddhique du Gandhara* », Paris, 1922, vol. III, p. 407. Et Joseph Hackin, l'ancien directeur du musée Guimet à Paris, en charge aussi de la DAFA dans les années 1930, de noter dans ses propres carnets : « *il ne faut pas considérer l'art gréco-bouddhique comme un intermezzo du point de vue indien, mais comme une frange autonome d'art bouddhique ayant contaminé quelque peu l'art indien. Cet art a cherché une forme adéquate en territoire non indien et l'a trouvé grâce à l'art grec.* » (Joseph Hackin, *Carnets 1937*, Archives Musée Guimet). On notera, pour finir, l'absence de correspondances réelles (à part quelques relations très ponctuelles) entre l'école du Gandhara (région de Peshawar) et celle de Mathura (région de New-Delhi), que d'aucuns veulent quasi contemporaines, et datent de la période kouchane (1^{er}–3^e s.). Cette esthétique gandharienne va se développer ainsi au nord-ouest de l'Inde de façon autonome, évoluant peu à peu vers une codification progressive, qui va se diffuser sur la route de la soie, le stuc cédant la place bientôt à la terre crue.

N'empêche que l'école du Gandhara, du moins à ses débuts, et semble-t-il longtemps, témoigne d'un parfum d'Occident qui reste incontestable, souvent bien plus hellénique que romain – tout cela, sur fonds d'apports des steppes et de culture indienne. Mais, c'est à l'art du Gandhara que revient d'avoir su innover, et d'avoir su créer, à partir de toutes ces traditions, en développant un monde de formes qui lui est personnel. La première méditation du Buddha (Musée de Peshawar, site de Sahri

Bahlol) montre, assis sous un arbre celui qui, un jour, deviendra le Buddha. De sa place, il voit le laboureur éventrer le champ du soc de sa charrue et réalise alors la souffrance de ces milliers de créatures, qui vont trouver la mort – première étape d'un long chemin, qui va le mener sur la voie de l'éveil, de la « boddhi », de l'illumination. C'est ainsi à un sculpteur gandharien qu'on doit la première illustration de ce thème, qui mêle toute la sagesse indienne à l'attention portée à l'existence terrestre, même la plus simple, ou la plus quotidienne - et cela aussi renvoie en Méditerranée. Car, l'art du Gandhara, c'est d'abord l'émerveillement du monde, à travers le prisme de l'Inde, et celui de la Grèce, même si l'approche paraît paradoxale, par cette rencontre même de deux visions qui semblaient si lointaines – soit un mariage parfaitement réussi entre l'art classique et la philosophie bouddhique, grâce à l'hellénisme en Orient, à la présence des Grecs au nord-ouest de l'Inde, à l'œcuménisme de la cosmo-théorie d'Alexandre le Grand qui avait cherché à Balkh, en épousant Roxane, à unir l'Orient et l'Occident, sous son gouvernement.

Paris, 28 août 2012.

*

La rédaction de malraux.org remercie infiniment Monsieur Pierre Cambon, Conservateur en chef du Musée Guimet, d'avoir confié son texte à son site.